

Christophe Wehrung

Paysages

«La fin d'un monde et le commencement d'un autre

[...]

*Ici de vrais nuages, là-bas des nuages
pareils à des vapeurs instantanées,
avec un cœur de feu rose
et ce coup de tonnerre qui troue le ciel.»*
Gustave Roud, Air de solitude

La peinture de paysage suppose un ou plusieurs lieux à distinguer les uns des autres dans une succession de plans qui associent largeur et hauteur d'un cadre, partagées avec une profondeur symbolique. Peints sur le motif ou en intérieur, les paysages réalisés par Christophe Wehrung n'entrent pas dans l'atelier pour poser, au contraire des hommes et des femmes qui en sortant, laissent leurs portraits. La tradition d'un modèle nu comme condition humaine naturelle ou anatomique, ne prend pas ici plus de sens qu'une corbeille de fruits, une carafe d'eau à reproduire pour rester « encore vivant » de l'anglais still life qui désigne ce que nous nommons en français « nature morte ».

On entre de plain-pied dans l'artifice de l'art, avec ou sans modèle, habillé ou pas, mort ou vif, la nature ne cherche pas à s'exiler d'un atelier qui conjugue un espace en volumes soutenus par des murs, un sol, des fenêtres donnant sur une rue à faible luminosité dans le clôt de la ville. Les champs, vallons et ruisseaux, les arbres s'y rassemblent pourtant avec force, apparaissent en paysages depuis cet austère creuset des formes, presque abstrait. D'où proviennent ces images, sinon de l'esprit du peintre, cosa mentale, sans doute, formulée ainsi par la Renaissance italienne, manière nouvelle d'une pratique déjà ancienne. La peinture figurative, indissociable d'une narration, ou la peinture abstraite à la part

narrative réduite, demeurent constructions de l'esprit. Elles élaborent une image simple ou multiple qui participe de la construction du réel.

L'alcool de térébenthine des huiles, l'eau des acryliques, l'ivresse de la concentration étourdie entre altération et désaltération, une alchimie prélude ainsi aux paysages de Christophe Wehrung. Ils ne représentent pas un endroit particulier, localisable par exemple dans les Vosges, le maquis Corse ou ailleurs. Chaque lieu s'élabore, décliné en variations sous l'empire de ce que le peintre appelle peinture. Lorsque Poussin représente l'Arcadie, s'il la désigne ici et maintenant, il confirme surtout l'identité spatiale singulière qu'engendre la peinture.

Deux thèmes organisent l'iconographie de Christophe Wehrung, les paysages proprement dits, les paysages avec portes. La couleur les lie, couleur symbolique dont on perçoit les palettes d'un Gauguin dans le jeu contrasté des près, l'éclat des jaunes d'Odilon Redon qui floute certains tons locaux rendus indistincts ou les polarisations du premier Mondrian : le « Centre mystérieux de la pensée » selon Gauguin irise, ici, herbes, feuilles, étendues. Dans chaque peinture, grand et moyen format, l'artiste semble nous conduire vers le point inévitable d'un cheminement sans doute propre au genre du paysage. Les portes fermées, ajourées, jamais closes, indiquent, peut-être, autant d'étapes et repères qui inclinent à la contemplation. Là, on s'y perd ou bien on laisse bruisser, non pas les vagues d'un Turner, mais le vent dans les branches de ces espaces dépourvus de présence humaine, fragmentaires ou complets, une unité à composer avec le spectateur. Poussin assignait comme finalité à la peinture, la délectation. Ces paysages nous y invitent.

Pierre Antonelli, juin 2025